

## **Estella, chauvez-moi de la tentation**

Ils étaient tous autour de moi et n'en revenaient pas:

« C'est absolument incroyable! Moi, je n'ai jamais vu cela; j'avais bien un oncle à qui c'est arrivé, mais c'était très différent. Cela s'était passé après un traitement médical, après une greffe. »

Une autre renchérit:

« Et ils sont absolument naturels. Je peux tirer? »

« Bien sûr mais pas trop fort! » répliquais-je en riant pour masquer tout de même une certaine appréhension.

J'étais vraiment heureux d'être à nouveau admiré comme au bon vieux temps, qui plus est, par une majorité de (jolies) femmes. Cela faisait un bien fou à mon ego. Effectivement, j'étais assis sur un fauteuil, entouré de nos plus charmantes collaboratrices, et nous en avions! Jamais elles n'avaient daigné me regarder si attentivement, avec tant de sollicitude voire d'admiration. Je lisais même de la douceur sur certains visages qui m'avaient jusqu'ici parus plutôt fermés. Elles se penchaient vers moi, je voyais l'ouverture de leurs seins dans leur corsage, sentais leurs parfums et leurs souffles sur mon visage, j'aurais juré, mais n'en suis pas sûr, avoir reçu une caresse furtive sur la joue. Vous comprenez donc pourquoi j'étais heureux.

« Totalement inattendu, leur dis-je; hier je n'aurais pas imaginé retrouver un tel bonheur. Vous rendez-vous compte, mesdames et chères amies: en moins de vingt-quatre heures, une vie peut basculer d'un état neutre, c'est-à-dire ni heureux ni malheureux vers le bonheur complet! Ou presque complet ».

## **De sales petits gauchistes**

Nous n'avions pas emménagé depuis longtemps dans notre nouvelle maison (N.B.: qui est devenu mon ancien domicile dont je parle en conclusion du chapitre précédent). Fait rare aujourd'hui, chaque jour nous nous y plaisions un peu plus, surtout ma femme et mes nombreux enfants. Tout y était parfait et vraiment nous nous y trouvions bien.

Nous avons découvert notre foyer par hasard, lors d'une promenade dans la fraîcheur du soir. Nous n'eûmes pas long à nous décider de déménager: un petit tour de table familiale, l'unanimité était réalisée.

Liquidant nos dernières attaches avec la demeure où nous nous trouvions alors, c'est-à-dire les provisions, nous sommes partis dans la fraîcheur d'un matin d'été, vers notre nouveau domicile (N.B.: qui est, entretemps, devenu mon ancien domicile. Je sais: je me répète).

L'accès à la demeure n'était pas aisé. Toutefois, les nombreux buissons aux branches denses nous ont facilité l'accès après, il est vrai, un petit passage périlleux le long d'une branche dégarnie et lisse. Mais cet obstacle franchi, nous pouvions accéder directement à la merveilleuse boîte métallique, à notre nouvel « *home sweet home* ».

Notre maison se trouvait en plein carrefour. Un carrefour classique, c'est-à-dire une intersection de deux routes qui se coupaient à angle droit. Par carrefour classique, il faut comprendre deux intersections flanquées de nombreux signaux lumineux, à droite et à gauche, de présélections pour piétons et autres trouvaille des temps modernes. Pour les esprits critiques je précise d'emblée: l'éventail des nombreux signaux se justifiait par l'intensité du trafic.

Depuis notre fenêtre nous pouvions suivre jour et nuit l'extraordinaire trafic pratiquement sans avoir à nous lever.

L'objectif photographique occupait la partie la plus important de la fenêtre et occultait une partie de la vue. Au nom de mon statut de chef de famille, j'avais revendiqué le privilège d'installer ma couche face à la vitre me permettant ainsi de tout voir sans avoir à quitter mon lit. Les enfants et mon épouse, d'ailleurs moins curieux, n'avaient pas fait obstacle à mes désirs.

Ainsi, pouvais-je observer et donc participer pleinement à la vie de ce carrefour, à cette vie exubérante, joyeuse, riche aussi, à cette vie passionnante qui ne nous lassait jamais. Quoi de plus extraordinaire que d'observer les autres, d'épier leurs réactions? N'y voyez point de voyeurisme mais simplement une curiosité d'esprit, une avidité à observer les humains.

### **L'imminente vengeance des *lumbrici terrestris ordinarii***

Je l'avoue sans détours : j'ai beau tourner et retourner dans mon esprit les possibles solutions pour transformer ma triste existence, je n'arrive pas à en trouver une seule qui me satisfasse. Seul le rêve, peut-être l'utopie est en mesure de me donner un peu de joie dans la dernière partie de ma sombre existence.

Pour cause : il y a pas mal de temps, les miens ont été condamnés à vivre à *jamais* dans un autre Univers. A quitter le dessus pour le dessous de la Terre.

Mon Univers ? La terre. La terre par-dessus, par-dessous, devant et derrière, immergé que je suis dans cette infecte matière. Vous l'aurez compris : je suis l'un des milliards de milliards de « *lumbrici terrestris ordinarii* » (merci aux scientifiques de ne pas nous avoir collé un « *vulgi* » !).

Ne respirer que la terre, ne rien voir si ce n'est que de la terre, ne sentir que la terre, ne bouffer que de la terre, ne déféquer naturellement que de la terre (comment faire autrement ?), ne percer que des galeries obscures et moites dans la terre afin d'y demeurer confiné sans cesse, voilà mon *horizon*, si je puis me hasarder à cette référence. Certes, parfois, je fais surface quelques courts instants. Mais rien de cela n'est, vous l'admettrez, gratifiant ou passionnant et ne saurait représenter les éléments de ce que l'on appelle une *vie digne d'être vécue*.

## **Le passage dominical des militaires**

Les visages de ces pères arboraient alors l'air mélancolique de ceux qui voient s'élever au loin un vol d'oies sauvages quittant un pays au froid hostile pour les chauds lacs africains. En demi-cercle, ils nous faisaient face et nous nous croyions confrontés à quelque quartette de violoncellistes protestants interprétant une chacone de Bach. Les plis de leur bouche, leurs regards sombres et leurs cheveux filasses, tout tombait, telles des algues débordant du filet que le pêcheur venait de lever.

Sans pudeur à l'égard de leurs rejetons, ils relâchaient les muscles de leur visage et, avec une profonde intensité, vivaient sous nos yeux les échecs de leur vie.

- « Si c'est cela l'émotion... » pensions-nous.

Comme l'armée tant attendue tardait à venir, en tacticiens avisés, nos géniteurs continuaient à occuper le terrain :

- « D'ailleurs, renchérisseait mon père au regard bleu et vague perdu sur l'horizon, lorsque nous défilions autrefois, lorsque nous étions jeunes, les spectateurs qui nous regardaient ne considéraient les mouvements du défilé que comme de triviales arabesques dessinées par le hasard, comme les simples arabesques d'une soldatesque livrée à elle-même ! Ceux qui nous suivaient des yeux ignoraient que tout était planifié, exercé des milliers de fois, orchestré avec

précision. Ils ne saisissaient pas la beauté intérieure exprimée par chaque mouvement de chaque soldat ».

Mon père baissa à nouveau les yeux comme pour regarder les salades émerger du bitume ou dieu sait quoi pousser à ses pieds. Il soupira à plusieurs reprises et marqua une longue pause avant de poursuivre son morne monologue:

- « Autre chose, les gosses : le temps aidant et, *media in res*, la formation militaire m'avait éclairé sur l'aspect généralement belliqueux de l'armée, ses acrimonies, haines et autres sentiments honteux. Bien plus tard, avec quelques autres, nous avons réalisé avoir été abusés en découvrant un instrument au service du seul pouvoir. Mais du quel ? En dépit d'intenses recherches, nous n'avons pas pu lever le voile sur ce mystère ».

Mon père ne se retenait plus ; à force de se tenir en équilibre sur ses émotions, nous, les gosses, ignorions s'il allait verser ou non quelques larmes. Pudiquement, nous nous occupions alors à lustrer nos chaussures afin de n'être point contraints de subir ses méprisables épanchements lacrymaux. Avait-il versé sa larme ? Je ne saurais le dire.

Peu importe, d'ailleurs. Et le paternel geignard de reprendre son mortel monologue, nous permettant ainsi de relever les yeux :

(...)

\* \* \*

Portés par l'enthousiasme populaire, les militaires se rassemblèrent pour tirer une salve d'honneur sous les platanes de l'esplanade du Château, faisant du reste fuir des chiens errants qui confondaient arbres et bottes. Quelques feuilles tombèrent, hachées menus. Apeurés, des merles s'envolèrent. Sinon rien et le soleil brillait.

L'ambiance s'échauffait. Les vents du sud s'étaient levés, irritants et chauds, desséchant nos yeux et nos gorges. Montés sur leur tricycle décoré d'un store rouge et blanc, arrivaient les marchands ambulants de frites et de canons. Ne pouvant nous offrir que rien, nous nous en consolions, sachant que l'Etat nous pourvoyait en canons, ce qui nous enthousiasmait.

Certains fils attardés ou invalides - que des pères honteux répugnaient à exhiber - assis dans leurs fauteuils roulants derrière les haies de spectateurs, n'apercevaient que les fonds de culottes ou les jupes froissées des spectateurs

agglutinés devant eux. Les malheureux, privés de spectacle, éclataient en sanglots. Culpabilisés et peu patients, les pères réfractaires à la douleur de leur progéniture tentaient de les détourner de leur chagrin par quelque harangue saur :

- « Allons, les invalides, allons, allons ! Vous ne voyez pas ? Vous n'avez rien vu ? Vous ne voyez rien ? Non ? Qu'à cela ne tienne ! Vous auriez vu défiler une vulgaire meute de loups urbains ou un regroupement ordonné de chiens de cirque, tristes et travestis, vêtus de pantalons qui piquent l'entrechuisse, de grosses vareuses rêches, de chaussures à clous ; pour capter la chaleur du soleil, leurs crânes sont surmontés d'une hideuse carapace de tortue. Est-ce que vous n'êtes pas mieux, vous les invalides, confortablement assis dans vos fauteuils ? Et puis, les gosses, n'entendez-vous pas le doux bruissement des platanes sur vos têtes, ce chiffonnement intemporel des feuilles qui abritent votre corps malade du soleil ? Levez vos yeux, regardez-les, ces platanes et ces peupliers, là, au-dessus de vos têtes ! Leurs feuilles sont autant de petites mains de Dieu qui vous protègent. Et regardez leurs chatons ! Ne sont-ils pas amusants ? Suivez-les du regard et regardez comme ils tourbillonnent dans le vent chaud du printemps, regardez ! Ce sont des cadeaux que Dieu vous offre ».

Savaient-ils, ces enfants, que les platanes ne produisent pas de chatons ? Et comment leur demander de les suivre des yeux au gré des vents, alors qu'ils ne pouvaient tourner la tête ? Pourquoi Dieu ne leur avait-il pas offert la santé plutôt que ces petites mains protectrices ? Heureusement que l'âme de ces petits déformés corrigeait par elle-même le grossier subterfuge enrubanné de lyrisme paternel. Même fourrés dans un corps malade, leur cœur et leur intuition ne les trompaient pas : ils savaient bien qu'ils ne verraient pas les militaires défiler et que la rhétorique paternelle les abusait une nouvelle fois.

## **Les Vénus de restaurant**

### *Ou l'odieux complot du marchand de bicyclettes*

Depuis des années, je venais ici, midi et soir, pour y rencontrer les Vénus de restaurants. Accessoirement pour y manger. J'insiste : depuis des années, sans jamais me lasser.

Comme j'aimais les voir chaque jour, les regarder, les toucher, les Vénus de restaurant ! Qu'elles soient assises, qu'elles se lèvent à l'approche d'un client ou se promènent, ventre et sexe creux, d'une table à l'autre, accrochant langoureusement les dîneurs de leurs regards.

Les mets de l'établissement, autrefois brasserie renommée loin à la ronde, laissaient de plus en plus à désirer alors que du sol au plafond, de l'entrée aux cuisines, tout était encore imprégné de sa renommée passée. Aujourd'hui, hormis les Vénus, plus rien n'était à la hauteur du majestueux décor baroque et intemporel d'une autre époque, à la hauteur d'un établissement partout orné d'ors, de volutes, de fioritures, d'angelots, de stucs et de cieux aux bleus éclatants.

Une gigantesque peinture murale agrémentait également le fond de la salle. Elle représentait la Tour de Babylone (ou de Sodome la canéenne voire de Gomorrhe, je l'ignore, personne n'ayant jamais pu me le préciser) et attirait vers elle les regards et parfois les questions des rares esprits curieux fréquentant l'établissement. En ce lieu, tout le monde ignorait tout sur tout ce qui ne figurait pas sur la carte de menu, seule aulne de la réalité de l'endroit.

Cette fresque d'inspiration orientale reproduisait une tour antique, de forme phallique, constituée d'un enchevêtrement de fenêtres et de bacons illuminés de l'intérieur. Dans les jardins suspendus aux terrasses, jouait une multitude d'enfants joufflus que le peintre avait figés sur leur balançoire. Mollement allongées sur des tapis recouvrant partiellement les pelouses des jardins, des courtisanes grasses au corps ceint d'amples voiles se prélassaient à l'ombre de lourds palmiers et des figuiers las. Elles levaient leur regard sombre et langoureux vers le sommet de la tour où elles apercevaient quelque prince invisible à notre regard de dîneurs. A hauteur de l'horizon, un soleil crépusculaire inondait de ses derniers rayons rougeoyants et oniriques ce paysage oriental et ses personnages. On aurait cru un coulis de framboises versé par inadvertance et négligemment essuyé par un garçon de café trop pressé.

Mon habituel voisin de table, un courtois marchand de bicyclettes (à mon avis chargé de fonctions douteuses), ne m'avait-il pas concédé tout récemment :

- « Cette peinture pourrie sent à plein nez le stupre et la luxure ! Afin de vous montrer l'exemple, j'en détourne ostensiblement mon regard tant que je puis, sans toutefois, je l'avoue, résister à la tentation d'y jeter parfois un coup d'œil furtif et coupable ».

Par bonheur, les objets décoratifs répartis dans la salle à manger même offraient une vision plus apaisante aux yeux et cœur des dîneurs : ainsi, dans le lourd décor, tel un chat craintif, se blottissait contre l'angle de la vaste pièce un pianoforte d'allure protestante, aussi noir que sobre, travesti en piano à queue.

L'instrument contrastait avec les voluptueux et riches ornements de la pièce. Surtout, il m'intriguait depuis que je fréquentais l'établissement. Jamais il

n'avait été utilisé ou même ouvert. Au point que j'ignorais s'il était pourvu de marteaux, de cordes ou de touches d'ivoire, bref s'il disposait de toutes ses dents.

Comment avait-on pu le choisir, le préférer, l'acquérir pour l'abandonner dans pareil établissement ? Certes, son plateau faisait office de surface de rangement ; un grand bouquet de chrysanthèmes bruns, fanés par le soleil, la poussière et les vieilles graisses y avait été déposé dans un vase de cristal ciselé rendu opaque par les années. Depuis dix-sept ans, non sans cérémonial, le maître d'hôtel disposait autour de ce moyeu fleuri de grandes cartes rouges sur lesquelles s'inscrivait en lettres gothiques dorées Menu.

Les garçons de salle y empilaient également des serviettes soigneusement pliées et amidonnées. Parfois, dans leur hâte, ils oubliaient sur l'aile de l'instrument des assiettes desservies, couvertes d'osselets de poulet, de peaux brunes et luisantes de saucisses, voire même de feuilles de salade flétries. Sur un pianoforte !

- « A quoi peut-il bien servir, là-bas, dans l'angle, oublié comme un homme dans l'Univers ? » demandais-je quotidiennement à mon courtois mais suspect voisin, le marchand de bicyclettes.

- « Dans un restaurant, le pianoforte, même travesti en piano à queue, ne peut servir que de foutoir pour les loufiats » répliquait-il, immanquablement agacé, ajoutant « et ne posez pas de questions aussi stupides et indiscrètes, je vous en prie. Vous savez que je suis là pour vous surveiller dans vos turpitudes et vicissitudes, pour accomplir ma mission ».

Nonobstant, je posais également la question au maître d'hôtel qui besognait ici depuis des lustres. Lui, me rendait invariablement cette réponse irréfléchie :

- « Pourquoi, depuis 17 ans, soit depuis que vous nous faites l'honneur, Mon-sieur, de fréquenter notre établissement, comparez-vous systématiquement les pianoforte, même travestis en piano à queue, aux hommes oubliés dans l'Univers ? N'avez-vous pas dans votre foutu vécu ou votre bagage intellectuel une comparaison plus... plus opportune, plus appropriée, plus juste, Mon-sieur ? »

## **La Grande guerre des limaces**

A quelques milliers d'années près, je suis une rescapée de la GGL, la Grande guerre des limaces (env. 6500-5000 av. J.C.) ! Même si vous avez poursuivi des études supérieures voire universitaires pointues, vous n'en aurez probablement

jamais entendu parler. Et pour cause... ce fut l'un des conflits les plus absurdes et meurtriers que l'Univers ait jamais connu. Faut-il dès lors s'étonner que tout ait été entrepris pour l'effacer de la mémoire collective des vivants ?

Volontairement, je n'ai pas écrit « que les espèces animales ou l'Homme aient jamais connu » ou un truc similaire, parce que nous autres limaces n'avons plus grand chose à voir avec eux.

Prenez par exemple l'Homme : il affiche à notre égard un mépris souverain. N'a-t-il pas baptisé du nom de « limaces » l'un de ses appareils les moins ragoûtants, ses chaussures qui retiennent sa transpiration et lui permettent de se déplacer ? Autre signe de son dédain : pour soigner les maux les plus vulgaires, les charlatans nous recommandent à leurs patients afin d'éradiquer les verrues plantaires, de soigner certains eczémas, d'atténuer la douleur des règles féminines et, sous forme pulvérisée, d'améliorer les performances sexuelles masculines (hé, oui !).

Permettez-moi de vous parler de nous-mêmes. D'abord, quant à la forme, une précision : hermaphrodite, j'emploierai indifféremment la forme masculine ou féminine. Il faudra donc vous habituer à l'utilisation indistincte du masculin et du féminin.

Fondamentalement, nous n'affichons plus guère de prétention dans l'ordonnancement du monde animal et de sa hiérarchie. Nous nous sommes retirés et ne recherchons que peu le contact avec les autres espèces. Qu'elles se débrouillent comme nous nous débrouillons ! En d'autres termes, nos exigences et attentes sociales sont minces, voire inexistantes.

Individualistes, nous n'apprécions guère les grands mouvements collectifs ou les transhumances en groupes. Au contraire, le matin de bonne heure, nous aimons flâner chacun pour soi, tranquillement, dans le silence des prés encore baignés de rosée ou dans les sous-bois si hospitaliers. Le reste de la journée, nous nous reposons volontiers dans des endroits humides, de préférence sous des feuilles mortes, gluantes à point. Avec délectation, nous mangeons lichens, orties et pissenlits (par le haut !). Parfois, nous nous attardons sur un camarade blessé ou décédé pour en prélever les indispensables liquides nécessaires pour vivre et, surtout, pour nous déplacer.

Je suis donc une limace comme toutes les autres limaces, comme les quelques 3,5 ou 3,6 milliards de limaces recensées par l'Organisation mondiale des Limaces / Slugs' World Organization (OML/SWO), une organisation internationale non gouvernementale (nous abhorrons tout ce qui rappelle une structure institutionnelle). Peu importe d'ailleurs notre nombre ; de manière

tendancielle, nous ne connaissons pas d'explosion démographique, tant s'en faut.

Nos démographes ont d'ailleurs attiré notre attention ou plus exactement celle de nos dirigeants, sur notre concentration démographique déséquilibrée entre les hémisphères Nord et Sud de la Terre. Nous sommes trop aux mêmes endroits, alors que de vastes territoires dans le Sud demeurent inoccupés. Nettement moins nombreuses, voire inexistantes au kilomètre carré, nos sœurs du Sud sont menacées en raison du manque de pluies et d'humidité, donc de nourriture indispensable à leur survie à long terme.

Elles tendent à nous faire grief de nos conditions de vie privilégiées et lors de certains contacts, j'ai ressenti auprès d'elles une pointe de jalousie. D'ailleurs, depuis quelques années, nous avons observé d'importants flux migratoires, les limaces du Sud envahissant lentement mais sûrement nos espaces vitaux, s'y installant sans notre accord.

Mais mon propos n'est pas de vous parler des relations Nord-Sud. Il est autre. Tout autre...

### *Tricyclades*

*(Extraits de Trois cycles : le cycle hermétique des rêves vagabonds, le cycle inexorable des dimanches et des chemins de fer et le cycle perfide des regrets et des amours)*

### **Kyrie Eleison**

Seigneur,  
Quand je serai mort,  
Ayez pitié de mon âme,  
Donnez-lui la paix  
Accordez-lui un doux voyage vers Vous,  
Soyez miséricordieux.

Pardonnez-lui les pêchés  
Commis par faiblesse,  
Par amour parfois.

Accordez-lui Vôtre infinie grâce  
Pour les petits bienfaits

Que mon âme a parfois  
Semé le long des sentiers escarpés de sa vie.

Seigneur,  
Quand je serais mort,  
J'aurais si peur  
Seigneur,  
Pour ma pauvre âme coupable  
Que, quand je serai mort,  
Seigneur,  
Recueillez-la  
Avec miséricorde.

## **Entre la Seine et les jardins du Luxembourg**

Entre la Seine et les jardins du Luxembourg,  
Le long des fleurs et des plaintes de carrousels,  
Une multitude d'enfants sourds  
Gisent sur un lit de feuilles jaunes et rousses.

Avant même que la vie ne les ait ébouriffés,  
Ils attendent l'automne silencieux.  
Et, étendus sur leur lit de feuilles jaunes et rousses,  
Ils n'entendent que la peur diffuse  
Des silences qui se libèrent de leur jeune âme.

Bientôt nostalgie, séparation  
Puis silences profonds  
Etoufferont de leur culpabilité poisseuse  
Le cœur innocent des enfants sourds.

Entre la Seine et les jardins du Luxembourg,  
Blottis sous un linceul de feuilles jaunes et rousses,  
S'endormira infiniment une multitude d'enfants sourds  
Qui n'ont jamais entendu,  
Ni couler la Seine,  
Ni gémir les carrousels.

